Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 4

Artikel: Fers à gaufres : le dernier mot du record
Autor: G.B.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-195385

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

puleuses en abusant de leur sirène, et qui, de 5 en 5 kilomètres, vont tapisser de leurs coursiers la façade de la première auberge tentatrice.

Ecoutons plutôt un amateur sérieux, aimant sa machine pour les joies qu'elle lui procure et lui étant reconnaissant du pays qu'elle lui a fait connaître.

N'en déplaise aux cavaliers, ces « rouets de Tolède » ont bien leur charme, voire même leur élégance.

C'est, je vous l'assure, un sentiment réel de plaisir d'être assis sur cet instrument perfectionné, d'un roulement si doux, obéissant à la moindre inclinaison du corps pour la diriger et à la légère pression du pied pour lui imprimer une grande vitesse. On ne marche pas seulement « pas mal à plat, » comme on se plaît à le reconnaître, mais aussi rudement bien aux descentes.

Elles ont aussi de l'élégance — quoique machines : ce guidon incliné, ces rayons étincelants, cette selle commode... Sans doute que Boulanger n'aurait pas conquis Paris en faisant de l'équilibre aux Champs-Elysées, et que son cheval noir lui a fameusement servi ; mais ne décrions pas trop ces modestes coursiers.

Assis dessus — pour peu qu'on soit un peu exercé — elles offrent autant de stabilité qu'une rosse de manège, et, si l'on craint quelque chose, c'est bien les clous des fers à cheval égarés sur la route, et dont on voudrait bien épargner ses pneu.

Ensuite — sans recourir à l'argument facile que ces coursiers de fer ne mangent que deux centimes d'huile par jour, — plus les réparations, les chevaux ont un entretien coûteux s'ils sont bien portants... et bien davantage si on doit les mener au vétérinaire...

Un dilemme se pose : Si l'on émet le vœu de supprimer le sport du cycle, que faut-il offrir aux jeunes gens en fait de moyen de locomotion rapide, leur donnant l'occasion de sortir de ville et de voir du pays? Le chemin de fer ! La voiture ! Chacun sait que ces deux moyens n'offrent pas les mêmes avantages. Reste donc le cheval, c'est plus agréable et plus flatteur, j'en conviens.

Mais vous imaginez-vous l'encombrement procuré sur une route par des cavaliers en nombre égal aux cyclistes existants ! Toutes les mamans qui conduisent des poussettes, les amoureux et les bons bourgeois bedonnants, vous signeraient en bloc une pétition pour supprimer — à son tour — le cheval.

Autre chose. On a écrit que les belles dames de Paris avouaient un certain mépris pour les « vélocipédards. » Pourtant les gens de toutes conditions s'adonnent à ce sport. Casimir-Périer lui-même — après avoir déposé les rènes de l'Etat — a été vu pédalant au Bois de Boulogne, en humant l'air du matin. Celui-là — on peut en être certain — aurait pu se payer un cheval de prix.

Dame, d'être affublés d'un numéro d'ordre prête un peu à la plaisanterie, mais entre amateurs on sait parfaitement discerner la « Humber » de X. et la « Rover » de Z., et cette dénomination est tout aussi claire — sinon « sélect » — que le « rouan vineux » de Monsieur de L.

Ce sont là les petits côtés de la question. La vélomanie peut faire couler encore bien des flots d'encre, cela n'empêchera pas, au printemps, chevaliers de galoper et faquins de pédaler. Il ne faut pas discuter du goût et des couleurs.

SAM.

La ville sous terre.

Les journaux ont reproduit, ces jours-ci, une note curieuse, en effet, communiquée par un médecin polonais à une revue médicale. Il s'agissait de l'exacte population des mineurs de Wieliczka. Ils sont plus de quinze cents. Ce qui rend ce chiffre intéressant, c'est que ces mineurs, leur tâche finie, ne remontent pas tous à la lumière du jour, mais passent réellement leur existence sous terre. Et il y a là, en vérité, une chose qui semble un peu fantastique.

Une ville, une vraie ville s'est fondée à une profondeur de trois cent quarante mètres !

Elle a ses rues, ses maisons, son Hôtel-de-Ville, ses salles de réunion, — voire son théâtre, où se donnent des représentations, en certains jours de fête. Elle est éclairée à l'électricité.

Les mineurs ont trouvé plus commode de s'installer à portée même de leur travail.

Il faut dire que ces mines sont des mines de sel, parfaitement sèches, sans aucune vapeur, ni humidité, et d'une grandeur incomparable. Il en est d'autres en Espagne et en Angleterre, mais qui ne s'approchent point de celles-là.

Exploitées depuis des siècles, elles sont inépuisables, et on n'en connaît point encore toutes les parties. On peut supposer qu'elles s'étendent dans toute la largeur des Carpathes, de la Vistule au Danube.

Un médecin émit naguère une théorie fameuse. Le sel était, pour lui, une panacée capable de guérir tous les maux. Du moins peut-on admettre que le sel fait vivre vieux, car parmi les mineurs de Wieliczka, il y a beaucoup de gens âgés.

* * *

Il ne faut rien exagérer, d'ailleurs, et c'est une pure légende que la tradition qui conte que, depuis plusieurs générations, certaines familles ne sont jamais remontées à la surface du sol. Ce serait bien peu de curiosité, d'autant que, avec les appareils modernes, il ne faut que quelques minutes pour être en communication avec le dehors par l'un des onze puits des mines. Le fait reste assez curieux d'une population ouvrière s'accommodant de cette existence souterraine, au point de n'aller respirer l'air libre que rarement. Au reste, tous les mineurs de Wieliczka ne demeurent pas sous terre.

Je parlais des vastes proportions de ces mines. « Pour tout voir et tout visiter, a écrit M. Grad, on a calculé qu'il faudrait passer dans ces lieux cinq semaines, en marchant huit heures par jour. » Ceci donne une idée de l'espace qu'ont à leur disposition les habitants volontaires de ces entrailles du sol.

Les mines se divisent en trois étages, chaque étage subdivisé en une quantité de galeries et d'arceaux soutenus par d'énormes piliers de sel. Aux deux étages supérieurs, on trouve des masses de sel dans des couches de craie, de gypse ; c'est le sel gris, le sel commun. Plus bas, au dernier étage, c'est le sel pur, compact, cristallisé ; sa dureté, égale à celle de la pierre, oblige les mineurs à se servir de pioches et de haches pour le couper, avec beaucoup de peine, en grandes pièces, dont plusieurs pèsent 600 à 700 livres.

Il règne dans ces trois étages un bruit perpétuel de chevaux, de charrettes, de machines. Qu'on songe que la production moyenne est d'un million de quintaux.

Le spectacle est prodigieux quand, à l'occasion de la visite d'un illustre personnage, on illumine toutes les galeries. Ces voûtes, ces galeries resplendissent alors comme des diamants. On dirait la réalisation magique d'un rêve de l'Orient, d'un palais enchanté des *Mille et une Nuits*.

* * *

Au second étage, se trouve un lac, formé par les infiltrations de l'eau dans l'épaisseur de la saline. Il a plus de deux cents mètres de long.

C'est sur ses bords que se trouve le plus ancien monument des mines de Wieliczka, la chapelle de Saint-Antoine.

Tout y est en sel, et on raconte que les visiteurs incrédules sont invités à s'en convaincre en... goûtant l'édifice.

La construction de cette chapelle date de 1688.

C'est un autel orné de colonnes doriques. Sur les côtés, se trouvent les statues de saint Antoine et de saint Clément. Sur les marches de l'autel, deux moines agenouillés. En face de l'entrée, on voit une chaire, avec les statues de saint Pierre et de saint Paul.

Statues, autels et colonnes sont taillés dans le sel et se maintiennent en parfait état de conservation depuis plus de deux siècles. Si l'on place des flambeaux derrière ces colonnes et ces statues, la lumière devient visible à travers le sel transparent.

Ces mines de Wieliczka rappellent un curieux souvenir historique. En 1809, Souvaroff y tint son quartier général pendant trois jours. On montre la salle où il eut la fantaisie de donner un bal aux officiers de son armée avant de les mener au feu. Ce dut être, certes, un bal original ! A cette salle, on accède par des degrés, toujours taillés dans le sel, qui ont la grandeur et la commodité de l'escalier d'un palais.

Mais, dans la partie exploitée actuellement, il s'en faut que cette « commodité » se retrouve partout, et, au contraire, on ne peut s'avancer, à moins d'une grande expérience, qu'avec une extrême prudence au milieu de pentes rapides, au bout desquelles se trouve quelque abîme.

La vie des mineurs de Wieliczka, si en dehors des conditions normales, devrait tenter quelque romancier. Il faut laisser aux faiseurs de calembours faciles ce trait qu'un tel roman ne manquerait pas de « sel ». Mais, en vérité, on n'a sur ces mines que des notes de voyageurs. Il semble que l'existence morale de ces travailleurs, qui se sont déshabitués de la lumière réelle, vaudrait la peine d'une étude attentive.

(Petit Parisien.) VALENSOL.

Fers à gaufres.

Le dernier mot du record.

Depuis plusieurs semaines déjà, nos confrères de la presse alimentent chaque jour leurs colonnes par des communications sans fin sur l'ancienneté d'un certain nombre de fers à gaufres. Et ce qui leur est fort agréable, dans ce genre de collaboration, c'est que chaque correspondance est accompagné d'un demi-kilo de gaufres, comme pièces justificatives, qui se grignotent dans les bureaux de rédaction.

Ces messieurs n'ont plus qu'à les arroser.

Seul, le *Conteur* n'avait reçu jusqu'ici dans ce curieux record, ni correspondances, ni gaufres, et n'a absolument rien eu à grignoter ; mais aujourd'hui, il est largement dédommagé par les communications qu'on va lire et qui laissent bien en arrière tout ce qui a été publié à ce sujet.

* * *

Les Qlaye ce vin Janvié.

Mossieu le Rédatteu

Les histoires de gaufres quon a lu dans les papié m'en on rappellé une qui m'ait arrivé il y a deux moy. J'était à labouré dans mon chant, can le sot de ma charue a tapé sur un afaire bien du et finalement la tirer déoh. Alô j'ai vu que c'était deux plaque de loton ; y avait comme qui dirai des lettres et des bétes desu Une plaque avé au miyeu une grosse oye avec deçu le mot J U S : C E S en bâtarde et audessou, P I S T. Epi sur l'ôtre y a un gros trou, mé point de lettre, tout autou y a des fleu et des rebibolages de la metzance qu'on peu pas défriché.

Jy comprenait rien, alô je sui alé ché M. Pache qui a bien regardé l'afaire. Y ma dit je croi que cé un fé à gôfre du tant des Romins.

Et ces lettres que je lui dit.

Ça veut dire les pâticier de Jules César, et ce trou de lautre cotté, c'étai la tête de l'empereu. Lobjet é en bronze. Cet oisô, cé l'aigue de l'empire.

Aprésant mossieu le redatteu je vous dirai que ma Fanchette a essaié de fair dé gôfres avec, mais y a trop de ver de gri, et je voudré pas vous empouasonné en vous les envoyant.

Et voilà, mossieu ce que javé a vous dire et je vons sallue jusca nouvel ordre.

G. B., algriculteur.

* * *

Coïncidence vraiment étrange, inouïe, quelques instants après avoir reçu la lettre qui précède, nous avions la visite d'un habitant de Chavannes, qui nous a déclaré avoir chez lui, depuis le mois d'octobre de l'année dernière, un fer à gaufres remontant aussi à l'époque romaine.

Cet objet, nous a-t-il raconté, a été trouvé en arrachant un vieux poirier dans le voisinage de la Bourdonnette ; mais la partie du fer qu'on

tient dans la main, complètement rongée par la rouille, s'est brisée « comme du chocolat, » c'est l'expression dont il s'est servi.

Quant aux plaques, l'une ne laisse voir qu'un vague relief, tandis que l'autre, assez bien conservée, est ornée d'une espèce de foyer d'où s'échappent des flammes, et autour duquel sont groupés plusieurs personnages. — Sont-ce des hommes ou des femmes ? Impossible de se prononcer.

Le propriétaire du fer pense que ce sont des femmes occupées à faire des gaufres.

Nous n'avons pas encore eu le plaisir d'examiner cet objet ; nous espérons pouvoir le faire un de ces prochains dimanches ; mais nous avons tout lieu de supposer qu'il s'agit ici du « feu sacré, » entretenu par des vestales.

Au bas de la plaque, on lit ces mots assez bien conservés, que nous avons relevés sur le carnet de notre correspondant :

SCIA TERMINUM EST

Chose encore à noter, c'est qu'on peut juger, paraît-il, à la forme de cet antique objet, ainsi qu'à l'ouverture, que ses plaques laissent entre elles, lorsque le fer est fermé, que les Romains faisaient leurs gaufres très épaisses.

Cela dit, nous ne pensons pas qu'on mette désormais la main sur des fers à gaufres remontant à une époque plus éloignée.

Le dernier mot du record nous paraît être dit.

Portrait de Jésus-Christ. — Sous ce titre, la *Gazette de Lausanne*, du 6 mai 1834, publiait les lignes suivantes :

Publius Lentulus, étant gouverneur de Judée, envoya au sénat romain le portrait que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, dans le temps où la renommée de Jésus-Christ commençait à se répandre dans le monde.

« Il y a, à l'heure qu'il est, en Judée, un homme d'une vertu singulière, qu'on appelle *Jésus-Christ*. Les barbares le croient prophète, mais ses sectateurs l'adorent comme étant descendu des dieux immortels. Il ressuscite les morts et guérit les malades par la parole et par l'attouchement. Sa taille est grande et bien formée ; il a l'air doux et vénérable ; ses cheveux sont d'une couleur qu'on ne saurait guère définir ; ils tombent en boucles jusqu'au-dessous des oreilles et se répandent sur ses épaules avec beaucoup de grâce, séparés sur le sommet de la tête à la manière des Nazaréens.

» Son front est uni et large, et ses joues ne sont marquées que d'une aimable rougeur. Son nez et sa bouche sont formés avec une admirable symétrie ; sa barbe épaisse et d'une couleur qui répond à celle de ses cheveux, descendant un pouce au-dessous du menton et se divisant vers le milieu, forme à peu près la figure d'une fourche. Ses yeux sont brillants, clairs et sereins. Il censure avec majesté, exhorte avec douceur. Qu'il parle ou qu'il agisse, il le fait avec élégance et avec gravité. Jamais on ne l'a vu rire ; mais on l'a vu pleurer souvent. Il est fort tempéré, fort modeste et fort sage. C'est un homme enfin qui, par son excellente beauté et ses divines perfections, surpasse les enfants des hommes ».

Bête comme une bûche. — Voilà un mot qu'on entend prononcer à chaque instant pour désigner un esprit lourd et stupide : « C'est une bûche, une vraie bûche. » Et cependant le sens qu'on donne ici au mot bûche ne se justifie guère, témoin ces spirituelles réflexions de Petit-Senn :

« Bête comme une bûche ! Sur quoi donc repose cette locution ? Une bûche brûle, éclaire, réchauffe. Combien d'amis qui jurent avec emphase qu'ils se mettraient au feu pour nous obliger, et qui n'en feraient pas autant que la bûche !

« Quoi de plus gracieux qu'une bûche enflammée ! Cela est si vrai que nombre d'expressions figurées ont dû provenir de ce séduisant spectacle. L'amant brûle pour sa maîtresse ; le secrétaire brûle d'obliger son maître ; l'époux brûle de revoir la femme dont il est éloigné ; tous ces gens brûlent d'amour, de désir, d'impatience, sans qu'aucun d'eux soit consumé, tandis que la bûche brûle pour tout le monde.

« Pauvre bûche ! avant d'arriver sur mon âtre, ton existence a été consacrée aux charmes de nos yeux ; tu as contribué, pour ta part, à l'agrément de la campagne. Il y a un siècle peut-être que l'oiseau chantait sur la branche flexible que tu formais ; alors ses petites griffes t'entouraient tout entière. Peut-être as-tu supporté son nid ; peut-être, penchée sur le bord d'une rivière, as-tu été le rameau tutélaire offert à l'infortuné que les ondes allaient engloutir. L'amour a pu trouver derrière tes feuilles un mystérieux asile ; la vieillesse un abri contre la pluie, le voyageur un rempart contre la chaleur. La misère a rechauffé ses membres engourdis avec les branches que tu a portées. Enfin un bûcheron t'a fait tomber sous sa cognée ; il a augmenté ses revenus de ton produit et même après ta mort, tes cendres figureront à ma lessive. »

Lo reméchâo et lo moué d'écovirès.

N'ia min dè sot meti, s'on dit, n'ia què dâi sottès dzeins. Et çosse est tant veré qu'on vâi soveint dâi gaillâ qu'ont dâi pliacès âo dâi z'états iò on pâo fèrè lè monsus, que ne sont què dâi tsaravoûtès, tandi que n'ia pas mau dè pourro z'ovrâi, dè vôlets et mémameint dè ramassa-bâozès que sont dâi totès bravès dzeins.

Quand l'est qu'on a on état lo faut férè en concheince ; et y'a mé d'honneu à bin férè on petit meti què d'ein caïenà on grand.

On ovrâi dè vela, dè clliâo que reméssont lè tserrâirès, nettiyîrè l'autre dzo la pliâce dè Tsâodéron, pè Lozena, iò se trâovè lo pâi dâo fein. L'avâi 'na bouna remésse avoué onna balla greppa âo bet dâo mandzo, et se lo compagnon ne travaillivè pas tant rudo, âo mein travaillivè prouprameint, et ye mettâi lè z'écovirès pè galés petits moués, ti parâi, ein atteindeint que lo tombéré passâi.

On gaillâ, qu'étâi pressâ et que passâvè perquie, on espèce de guegne-louna, met lo pi dein ion de clliâo tsirons, et crac ! l'escarbouillè sein férè atteinchon.

Le reméchâo, quand vâi cein s'arrétè franc, tot décoradzi, et fâ : « Ora, esterminâ-vo don à férè dâi galés moués dè coffiâ bin proupro ! Suffit d'on tsancro dè tadié que ne respetté rein po vo dégottâ dè férè dâo bio z'ovradzo. »

Clliâ dâi timbres-pousta.

Lo valottet à Guelin étâi parti po Paris iò on ami qu'étâi per lé lâi avâi trovâ onna pliace po férè lè gros z'ovradzo tsi on boutequi. Cauquiès teimps après que fut à Paris, l'écrise onna lettra tsi leu po lâo derè que l'étâi bin arrevâ et po lâo marquâ coumeint cein allâvè dein sa pliace. Quand l'a z'u écrit l'adresse, l'alliettè su la lettra on timbre dè 10 centimes, Helvétia, et démandè à monsu la permechon dè la portâ à la pousta.

Lo monsu, que vâi on timbre rodzo su la lettra, sè démaufiâ que lo compagnon s'étâi trompâ, lâi dit dè lâi montrâ cein et lâi fâ que cein ni poivè pas allâ dinsé ; que lè timbro dè la Suisse n'allavont pas po Paris et que l'ein faillâi ion dè France.

— Eh ! t'einlévâi pi lo comerce, se repond Guelin, mè qu'ein é atsetâ onna pétâïe tzi no dévant dè veni, po cein qu'on m'avâi de qu'à Paris cotâvont 25 centimes !

Grand'mère.

« Sais-tu ce que l'on fait pour devenir grand'mère ? »
« Si je le sais, je le crois bien, ma chère,
D'abord vieillir,
Blanchir,
Jaunir,
Voûter le dos, prendre des rides,
Ne plus courir à pas rapides ;
Avoir un chien, aimer un chat
Et priser beaucoup de tabac.
Ce n'est pas tout, il faut branler la tête,
Tousser, cracher sur les tisons.
Ne jamais aller à la fête,
Et s'endormir aux oraisons.
L'on doit également porter des robes noires,
Se plaindre du froid et du chaud,
Reprocher au soleil ses rayons dérisoires,
Ayant soin d'ajouter « que l'été n'est plus beau. »
Enfin, sourde, impotente, on est une grand'mère,
Avec force petits-enfants.
Tu vas le devenir, ça se voit bien, ma chère,
Il te manque déjà des dents... »

Augusta COUPEY.

Livraison de *janvier* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE : Au commencement d'un nouveau siècle. — Le Vatican et les évolutions de la politique papale, par M. François Dumur. — Œuvre d'amour. Nouvelle, par M. T. Combe. — La Sibérie ignorée, d'après un récent voyage, par M. Michel Delines. — Fourneau et four électriques, par M. H. Dufour. — Une réhabilitation. Nouvelle, par Mlle Damad. — La Russie à Constantinople, par M. Ed. Tallichet. — Attraction négative. Nouvelle, de M. Frank-R. Stockton. — Chroniques parisienne, italienne, allemande, anglaise, suisse, scientifique et politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau, place de la Louve, 1, Lausanne.

Les livraisons 15 et 16 de l'excellent **Atlas de géographie historique**, publié par la maison Hachette et Ce, à Paris, sous la direction de M. Schrader, viennent d'être mises en vente à la librairie Benda, à Lausanne ; on y trouve comme cartes : l'empire d'Alexandre, avec texte de B. Haussoullier ; la France féodale, avec texte d'Auguste Longnon ; l'Amérique au XIXe siècle, avec texte de L. Gallois ; la conquête de la France par les rois Capétien, avec texte de Longnon ; l'Allemagne et l'Italie en 1815 et en 1866, avec texte de Ernest Lavisse et Albert Métin ; le Monde musulman, par Haumant.

THÉATRE. — C'était soir de première, jeudi, au théâtre, et c'était un de nos compatriotes, *M. Victor Tissot*, l'écrivain bien connu, qui nous y conviait. Des applaudissements et des acclamations qui ont accueilli le nom de l'auteur, il est bien difficile de dire ce qui revient à la personnalité sympathique de celui-ci et ce qui revient à son œuvre. Habitué à l'audition de pièces dont la réputation, — qu'il ne ratifie pas toujours, il est vrai, — lui vient toute faite de l'étranger, notre public s'est trouvé un peu surpris et ne se prononcera sans doute qu'après une seconde représentation. Pour le moment, il est très content d'avoir eu la primeur de la pièce de M. Tissot et le grand plaisir d'applaudir un compatriote. — Demain, dimanche, **L'Abbé Constantin,** comédie en trois actes, de H. Crémieux et Decourcelle ; **Coquin de printemps,** comédie-vaudeville en quatre actes, de MM. Jaime et G. Duval, et **La Visite de Monseigneur,** pièce inédite, en un acte, de Victor Tissot. — Jeudi 30 janvier, **Cabotins,** comédie en quatre actes, de E. Pailleron.

Réponse au problème de samedi. — Il y avait 120 pêches. En remplaçant *douzaine* par *8*, cela faisait 108. Différence, qui avaient été soustraites (mangées, offertes ou empochées). — Ont répondu juste : MM. Rochat, Brenets ; Pelot, facteur ; Dufour-Bonjour, Genève ; Amélie Keck, St-Prex ; E. Michon, Bremblens ; E. Bastian, Grenet ; Rohrbach, Lausanne ; Eug. Liaudet, Moudon ; Perrochon, Chavannes ; Vallotton-Matthey, Vallorbes ; G. Cuénoud, Lausanne ; A. Rittener, Payerne ; J. Roy, Winterthur. — La prime est échue à M. Perrochon, à Chavannes-de-Bogis.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.